

BULLETIN  
DE  
*l'Académie Royale*  
*de Langue et de Littérature*  
*Françaises*



**PALAIS DES ACADÉMIES**  
**1, RUE DUGALE**  
**BRUXELLES**

## SOMMAIRE

---

<b>Trente ans d'Académie</b> ( <i>Communication de M. Henri Davignon, à la séance mensuelle du 10 mars 1962</i> ) . . . . .	3
<b>Un beau livre de Charles Bernard</b> , par <i>Mme Emilie Noulet</i>	12
<b>Naissance nocturne d'un poème</b> ( <i>Communication de M. Lucien Christophe, à la séance mensuelle du 10 février 1962</i> ) . . . . .	17
<b>Travail et mobiles poétiques</b> , par <i>Mme Lucienne Desnoues</i> . . . . .	25

### CHRONIQUE

<i>En l'honneur de Mme Marie Gevers.</i> (Allocution prononcée par M. Carlo Bronne au déjeuner du Pen Club, le 21 janvier 1962)	41
<i>Les trente ans d'Académie de M. Henri Davignon.</i> (Allocution de M. Carlo Bronne à la séance du 10 mars 1962 . . . . .)	43
A-propos prononcé à la R. T. B. par M. Fernand Desonay le 24 février 1962) . . . . .	44

---

*Abonnement au Bulletin trimestriel, un an : 120 frs à verser au C.C.P. N° 150119 de l'Académie.*

**BULLETIN**  
**DE**  
**L'ACADÉMIE ROYALE**  
**DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES**

Tome XL

Année 1962

---

BULLETIN  
DE  
*l'Académie Royale*  
*de Langue et de Littérature*  
*Françaises*



PALAIS DES ACADEMIES  
1, RUE DUCALE  
BRUXELLES

## Trente ans d'Académie

Communication de M. Henri DAVIGNON,  
à la séance mensuelle du 10 mars 1962

---

Dans certaines carrières, pour tenir un rôle, il paraît utile d'avoir très vite l'air d'être un ancien. La plupart des institutions intellectuelles, mêmes récentes, s'efforcent de se montrer tout de suite vénérables. De cette coquetterie, à rebours de la coquetterie féminine, les Académies tirent une considération qu'il est vain de vouloir répudier. Le brouillard des origines supplée d'ailleurs à l'improvisation des fondations dues aux circonstances. Si l'impératrice Marie-Thérèse vaut à l'Académie de Belgique, dite d' « en haut », un prestige légitime, il s'étend à tout le Palais qui fut celui du Prince d'Orange. C'est pourquoi notre jeune Académie de langue et de littérature françaises s'est toujours refusée à quitter un décor qui sied de plus en plus à la tradition qu'elle s'est chargée elle-même d'acquérir. Cela ne va pas sans inconvénient ni incommodité, mais chacun de nous, en pénétrant pour la première fois dans l'aréopage, se convainc aisément d'adopter un comportement en rapport avec la solennité du lieu. De même qu'un musée demeure en somme favorable, malgré certain défaut d'éclairage, à l'exposition permanente de tableaux rendus célèbres par le recul du temps, ainsi la littérature s'accorde à la succession des générations qui ont délégué certains de leurs représentants à la mission d'incarner l'effort d'une façon d'être, d'écrire et de penser. Aucun renoncement, dès lors, à la liberté de rester soi-même, mais un respect mêlé d'ironie pour la sincérité des convictions périmées. Ce ferment

de considération, on le découvre une fois passé le seuil défendu par les bustes et les portraits d'aïeux. A lui de servir de levain aux moissons nouvelles.

Ne croyez pas, je vous prie, mes chers confrères, à une précaution oratoire avant l'évocation de quelques souvenirs glanés dans mes trente années de présence parmi vous et nos devanciers. La seule autorité dont je me réclame à vos côtés, et qu'il vous est loisible de revêtir à votre tour, c'est d'avoir pu, en fréquentant des femmes et des hommes, doués eux-mêmes pour l'observation et la création, exercer ce bonheur de connaître en eux, au-delà de leurs œuvres, des personnalités originales, spontanément expressives.

\* \* \*

L'Académie avait plus de dix ans quand je fus appelé à y succéder au poète Fernand Severin que je n'ai jamais cessé d'admirer. Elle disposait d'un lot complet d'immortels aptes à faire contrepoids aux nouvelles découvertes. Car si on parlait beaucoup de continuité, ce n'était pas sans souhaiter un renouvellement. Georges Marlow avait été candidat avec moi au siège Severin ; il succéda, un mois plus tard, à Max Elskamp. L'évolution allait se continuer dans un même ordre d'alternance sous la vigilante présence de Gustave Vanzype.

A mes yeux de cinquantenaire, notre premier secrétaire perpétuel était fait pour incarner les vertus d'ordre et de considération mutuelle imposées par notre fondation. Journaliste, essayiste, dramaturge, il portait sur lui les insignes mêmes de la dignité. Habitué de revêtir la redingote et le chapeau de soie en des circonstances qui dépassaient parfois un tel déploiement, il en trouva le plein emploi au sein de l'Académie. Sa désignation se fit presque dans l'unanimité. Son seul concurrent fut le poète Paul Spaak, auteur de *Kaatje*, qui allait devenir un des directeurs du théâtre de la Monnaie.

Pour éviter l'improvisation et des compétitions hasardeuses, les dix premiers académiciens de la section littéraire furent « désignés par le Roi ». C'est le titre qu'on leur a conservé

dans l'Annuaire. Cette « désignation » fut elle-même le résultat d'un subterfuge. Le ministre Jules Destrée imagina de choisir ces premiers dignitaires parmi les écrivains titulaires d'un prix triennal ou quinquennal décerné par l'Etat. En fait, tous les anciens lauréats furent nommés, sauf un, un vaudevilliste, dont le mérite parut trop inférieur à la réputation. Quatre professeurs d'université furent en même temps désignés pour fonder la section dite philologique. Cela fit un fond de 14 académiciens appelés ensuite à se coopérer eux-mêmes par voie d'élection jusqu'à ne pas dépasser le chiffre de trente. Toute candidature personnelle ayant été interdite par les statuts, la Compagnie se mit à l'œuvre avec une sage lenteur. On n'avait en somme que l'embaras du choix. Depuis 1880, (date fatidique d'où, d'un commun accord, on partait pour dater la naissance de notre hégire littéraire), il s'était constitué une réserve naturelle de recrutement. On vit bientôt que le groupe dit de la *Jeune Belgique* entendait passer tout entier à la nouvelle consécration. « L'Académie, c'est la *Jeune Belgique* qui continue. » La phrase fut prêtée à Albert Giraud. De fait, Gilkin était, avec le poète de *Hors du Siècle*, parmi les fondateurs, et Gille, Verlant, Goffin, Van Arenberg furent les premiers élus. En 1932, je ne trouvai comme survivants que Valère Gille, Arnold Goffin et Emile Van Arenberg. Ce dernier passait pour avoir enseigné à Louvain les règles de la versification à Albert Giraud. Il était juge de paix à Bruxelles. Je n'entendis jamais le son de sa voix. Il m'écrivait, à chacun de mes livres, une belle lettre calligraphiée de style académique. Dans chaque scrutin, on pensait qu'il votait blanc. Louis Delattre, avec son délicieux humour, ne l'appelait jamais que « Monsieur le Juge » en s'inclinant très bas devant lui. Ayant appris que Valère Gille, le dernier du trio des G (Gilkin, Giraud, Gille), avait obtenu par arrêté royal d'incorporer son prénom à son patronyme, le même Louis Delattre ne le saluait qu'en multipliant par deux le prénom, et il ajoutait : « Comment se portent Madame Valère Valère-Gille et les enfants Valère Valère-Gille ? »

Le poète du *Collier d'Opales* m'a toujours paru attentif à demeurer la suprême incarnation du Parnasse. A chaque voyage à Paris, il allait porter ostensiblement sa carte au Palais Mazarin, et le plus beau souvenir de sa carrière fut celui d'avoir fait représenter au Théâtre Français un à-propos en vers à l'occasion de l'anniversaire de Racine, récité par Sarah Bernhardt ou l'une de ses concurrentes dans le sociétariat. A chaque élection, il manifestait son vœu de voir l'Académie faire appel à des personnalités marquantes dans l'ordre des catégories énumérées par le « rapport au Roi » du ministre Destree : auteurs sacrés et profanes, femmes du monde tenant salon. « Il nous faudrait une duchesse et un prélat » me souffla-t-il plus d'une fois. Gille énervait la sollicitude paternelle de Vanzype. « Si nous admettons des femmes » me confia ce dernier, « à quelles sollicitations n'allons-nous pas être exposés ! ».

Pour ma part, au moment de mon élection, je fus invité à rejoindre le groupe des « Conteurs Wallons » chargés de conjurer le péril de l'invasion de l'Académie par les poètes. En réalité, c'était une manière de veiller à un sérieux recrutement de prosateurs, car les poètes naissent et les prosateurs se font. Hubert Krains, Hubert Stiernet, Georges Garnir, Edmond Glesener étaient sans doute tous originaires du pays wallon. Mais la qualification ne convenait pas à Léopold Courouble, spécialiste du savoureux parler bruxellois. Fidèle à la mémoire de Severin, il ne m'était certes pas indifférent de me dire de quelque part et d'avoir des raisons personnelles d'aimer un coin de Vesdre devant lequel s'était arrêté, pour le décrire, Victor Hugo, en route pour le Rhin. Mais j'avais trop de motifs aussi pour sacrifier mon particularisme régional à tous les aspects valables de la communauté nationale.

Bientôt il devint évident que la poésie académique émigrerait vers les eaux du Symbolisme sous l'impulsion nerveuse d'Albert Mockel, qui venait de quitter Rueil pour la conservation du Musée Wiertz. Il nous apportait, bien plus que sa personne, les souvenirs de la *Wallonie* dont il fut l'âme pendant sept ans. « Le plus exquis des êtres sublunaires » comme



disait Rostand de Cyrano, se croyait presque ruiné quand il découvrit dans sa bibliothèque une mine d'or, et qu'il nous légua par testament, d'accord avec sa femme, un fond inestimable de lettres et de documents grâce auquel j'interrompis pour un temps mon effort romanesque afin d'alimenter au sein de l'Académie le culte de Charles Van Lerberghe. Entre Bruxelles et Anvers s'échangèrent directement de Mockel à Max Elskamp des missives pressantes. Elles avaient pour but les séances académiques où le poète esotérique ne parut d'ailleurs jamais.

Maurice Maeterlinck fut un autre récalcitrant. Il ne nous a pas dédaignés, comme on l'a écrit, mais il avait contre l'Académie un grief. « Je viendrai quand ils auront élu Grégoire Le Roy », tel fut le secret de son attitude. Il n'y eut donc pas de « groupe gantois », sinon dans l'absence. Grégoire Le Roy ne fut pas élu, n'ayant pas consenti à déclarer s'il accepterait ou non. Un autre Flandrien manque toujours à la gloire de notre Compagnie, Franz Hellens. Voilà longtemps qu'il aurait été élu unanimement si lui-même n'avait pas demandé à ne pas l'être, opposant comme un obstacle insurmontable à son consentement une « agoraphobie », plus réelle peut-être que fantastique.

L'appréhension du discours à prononcer y est pour beaucoup, je crois. Notre protocole est inexorable. Et c'est une épreuve qui excède bien la simple satisfaction de l'amour-propre.

Les premières expériences ne furent pas toutes heureuses. La séance inaugurale, à laquelle j'assistai de la salle, à demi-pleine seulement, m'apparut comme une sorte de service funèbre. Le bureau offrait l'aspect d'un catafalque dressé devant la famille attristée. Les célébrants faisaient de leur mieux pour se rassurer quant au salut de l'âme entrant dans l'éternité. Jules Destrée aurait eu tout pouvoir pour égayer de quelque facétie ce début dans le noir. Son épouse contribua beaucoup à mettre, elle, de la gaieté dans les salons de la rue des Minimes où elle réunissait chaque samedi artistes et diplomates. La littérature a toujours avantage à cultiver

l'esprit de société. Celui-ci pâtit, dit-on aujourd'hui, à Paris, d'une dispersion due aux menées publicitaires de l'édition. Mimi Destrée eut à Bruxelles une rivale en la personne de celle qu'on appelait la « belle Madame Errera ». Son hôtel, voisin de la statue du général Belliard, dominait aussi le « bas de la ville ». Son décolletage marmoréen faisait l'admiration du sculpteur Jacques de Lalaing et n'effarouchait pas l'indulgence d'un dominicain de haut vol. C'est entre eux que s'effondra, un soir, frappé par la mort subite, notre Ernest Verlant, au grand émoi de quelques égéries de son entourage. D'autres salons, plus mondains, attirèrent directement nos Trissotins et nos Vadius en les invitant à se livrer, sous le nom de conférences, à des monologues plus ou moins rédigés. J'avoue que, sans ce débouché élégant, plusieurs d'entre nous n'auraient pas abordé des sujets où la critique l'emporte sur la fiction. Je dois, pour ma part, à mes trente années d'Académie, d'avoir accumulé certaines pages restées inédites, sur la *Table et l'esprit de société*, sur la *Littérature et les gens du monde*, sur la *Correspondance* publiée de Claudel et de Gide, sur les *Influences de l'Italie et nos poètes*, sur le *Théâtre de Montherlant et de Bernanos*, sur les *Personnages de Mauriac*, sur le *Journal de Julien Green*, sur *Marie Noël*, etc. Elles m'ont, avec l'aide d'un « carnet » resté secret, servi de notes à des discours faussement improvisés. Grâce en soit rendue à mes bonnes hôtesse, les vicomtesses de Sousberghe et de Spoelberch, la comtesse d'Arschot, la baronne de Ryckman de Betz, la baronne Vaxelaire.

La salle imposante de nos séances publiques offrait, par contraste, à un auditoire décuplé, des harangues de plus d'apprêt et de moins d'à-propos. Le programme en est parfois excessif à cause de la nécessité d'obéir au rythme des réceptions. Chaque « récipiendaire » compte sur un noyau de fidèles et il en bat le rappel. Il s'agit de persuader aux autres qu'ils sont l'objet d'une faveur particulière en recevant un billet numéroté et gratuit. Entreprise délicate, et nos secrétaires perpétuels se sont évertués, avec une chance variable, à en multiplier les procédés selon les occasions.

Les meilleures réussites, dans cet ordre, furent atteintes lors de la réception de certains de nos membres étrangers. Statutairement, ils ne peuvent dépasser le chiffre de dix ; mais on a le monde entier pour en appuyer le prestige international, celui en somme de la langue française, langue universelle de l'esprit. Anna de Noailles fit salle comble. Sa présence ailée provoqua dans les rangs du public un phénomène de lévitation au moins intérieure. Porté au-dessus de lui-même, l'auditoire se leva dans une espèce de délire onirique, analogue à l'enthousiasme des Panathénées.

Les tenants de Gabriele d'Annunzio escomptèrent une illusion équivalente. Mais l'habitant du « Viminale » oublia de répondre à notre invitation et personne n'entendit plus parler de lui, du moins à notre propos. Il fallut attendre la venue de Colette, à défaut de celle de Claudel qu'une manœuvre malheureuse écarta préventivement de nos suffrages. Enfin, les réceptions de Marthe Bibesco et de Jean Cocteau maintinrent au zénith du ciel académique le « plaisir des météores » cher à Marie Gevers. L'embarras, c'est de compter sur le renouvellement régulier de tant d'éclat.

L'ordinaire des réceptions et de la séance publique annuelle est soumis à un terrible aléa. Il engage la responsabilité du destin dans la succession des vivants aux morts. Il fallut hélas ! plusieurs fois mettre les bouchées doubles et convier la foule à avaler des gorgées trop substantielles du breuvage divin. Chaque nouveau venu entend rendre pleine justice à celui qu'il remplace. Cela ne va pas sans disparate. En ne dépassant pas le chiffre limite de quatre discours, il n'est pas toujours facile de faire bonne mesure à qui de droit. Le remède serait dans une castration héroïque à laquelle les nouveaux ne se plient pas volontiers. Sans doute le règlement, ou la tradition, prévoit l'intervention d'une commission *ad hoc* armée de ciseaux. Mais certaines pages, après l'opération, repoussent comme des cheveux. Et le texte admis est quelquefois plus court que celui qu'on a entendu.

Oserai-je introduire ici la responsabilité de nos plus savants collègues ? Je suis de ceux qui ont apprécié, dès le début,

l'adjonction, en section distincte, de linguistes à nos activités naturelles d'inventeurs de fables. Elle nous retient opportunément de donner nous-mêmes dans trop d'irréel, et nous impose la vénération documentée d'une mère commune. L'émulation nécessaire se manifeste surtout dans le silence relatif des commissions et des jurys. C'est là d'ailleurs qu'il faut chercher le vrai travail académique. L'égoïsme propre aux gens de lettres y est mis à une salutaire épreuve. S'intéresser aux œuvres d'autrui est la première vertu de l'académicien. Elle lui offre des leçons de modestie. Les grammairiens, les philologues, les simples critiques, les professeurs surtout y font montre d'un entraînement préalable. Ils se heurtent parfois à des antipathies et à des préférences trop personnelles. Le salut est dans le compromis. Tel qui a résisté avec obstination à des prédilections trop sensibles, se réfugie avec soulagement dans une « note de la minorité » où triomphe, par sa défaite, la rigueur de la raison. Mais nous touchons là à un domaine réservé, celui de la conscience. Chacun est seul juge de ses responsabilités. Les morts ont la leur autant que les vivants.

Pour ces derniers, il est plus commode, sans doute, d'être fidèles à l'esprit qui nous réunit parce qu'il a parmi nous des gardiens patentés.

C'est d'abord le Directeur en exercice. Il sait qu'il a un an seulement pour se mettre au-dessus de lui-même en vue du bien commun. C'est surtout le Secrétaire perpétuel, mais il sait qu'un jour lui aussi deviendra paradoxalement un « perpétuel honoraire ». En quarante ans, nous en avons compté quatre. Gustave Vanzype fut l'accoucheur. Il partagea toutes les souffrances de la mère en travail et vit chaque nouveau-né accéder à son tour aux joies de la paternité. Charles Bernard n'eut jamais, Dieu merci, rien d'un pontife. Sa verve discrète et contenue, son extraordinaire aisance d'articlier vinrent à point pour faire la charnière entre une période de difficultés, analogues à celle de la croissance, et une période d'épanouissement miraculeux. Luc Hommel, élu pour sa jeunesse et son entregent, prit en dix ans plus d'initiatives qu'en cent et vécut assez, tout juste, pour enregistrer des réalisations dont débord-

dent les dossiers de nos archives. De Marcel Thiry, je ne dirai rien, car je ne cite ici que les disparus et il est, grâce à Dieu, bien vivant et apte à nous conduire avec l'obstination gracieuse du poète épris de son temps.

Devons-nous souhaiter à l'Académie la reprise des visites réciproques entre elle et la Grande dame du Quai Conti ? Si je voulais conter quelques épisodes mémorables de ces voyages, je n'en finirais pas. De Chantilly à Mariemont, de la réception du Cardinal Grete à celle de Georges Simenon, de la séance inoubliable du Dictionnaire au Déjeuner royal, c'est une succession d'images d'Epinal où l'habit vert triomphe par l'épée. Disons, avec la gratitude qui sied à de tels contrastes, que rien n'était plus fait pour affermir notre vocation de servir la langue française et de reconnaître en elle la primauté de Pascal et de Descartes.

\* \* \*

Et c'est le moment de conclure par un acte de foi en nos destinées. Elles seront indépendantes, j'ose dire, du mérite personnel de nos écrivains, mais non pas de leur ambition collective. Celle-ci restera utile, malgré quelque côté de ridicule, et beaucoup d'humilité involontaire. C'est quelque chose, sans doute, d'être admis par la confiance de ses pairs à participer ensemble au labeur désintéressé de l'écrit pour y chercher des aspects de la vie transposée. Sans elle, il n'y aurait point de littérature. C'est davantage de fréquenter régulièrement la compagnie des Maîtres et des émules chez qui le souci de bien dire a rejoint l'art de bien penser. C'est tout, enfin, de se sentir soi-même, pendant un temps, dans la dépendance d'une collaboration où s'épanouit sans forfanterie la vertu durable d'une élite.

## Un beau livre de Charles Bernard

---

Des écrits de Charles Bernard, abondants, divers, mais épars, un ouvrage d'ensemble se détache : un, par la matière, cohérent par la composition, émouvant par la signification. C'est *Esthétique et Critique* (1).

Ce livre offre le double intérêt de la valeur des idées comme de la ferveur polémique avec laquelle elles sont débattues. Non que sur les problèmes qu'il propose, l'auteur cherche à imposer des conclusions péremptoires : rien n'est plus loin d'une intention qu'il a lui-même soulignée en qualifiant de *Notes en marge* ces études nées, à son dire, « au fil de lectures, sans dessein préconçu ».

Néanmoins, l'absence de système n'empêche pas, dans *Esthétique et Critique*, la fermeté des convictions, fixées dans l'*Avant-Propos* et le premier chapitre, à eux deux, sorte de prémisses dont l'auteur eût pu renverser le rôle, car elles représentent, en fait, l'aboutissement de réflexions successives et enchaînées.

Résumons-les, ces convictions telles qu'elles s'offrent au seuil du livre : autonomie et liberté de l'art, équivalence de l'art et de la nature (au sens classique) qui repousse aussi bien la doctrine de l'art pour l'art que celle d'un art d'édification, la nécessité d'un état de grâce chez le créateur comme chez le récepteur, et l'idée du soutien mutuel que se prêtent l'esthétique et la critique.

Car voici dénoncé le but réel du livre qui se confond avec les moyens de l'argumentation comme le chemin avec sa direction. Critique dont la longue carrière s'est employée à jauger les œuvres, Charles Bernard a cru devoir se demander

(1) Éditions Forme, Paris, 1947.

enfin devant quoi il s'émouvait, au nom de quoi il pesait. Le divorce constaté et déploré entre la critique et l'esthétique, entre le jugement et la contemplation, il en entreprend la réconciliation, démontrant, par expérience personnelle autant que par dialectique, que l'un mène à l'autre comme les fleurs font le bouquet.

Les réflexions de l'auteur tournent dès lors autour d'une question fondamentale que, d'un côté, la critique d'art ne s'aventure généralement pas à poser, demeurant ainsi sans appui et sans conduite, que, de l'autre, le philosophe proprement dit dédaigne trop souvent : elle porte sur la nature de la beauté.

Une réponse ? Nouvelle ? Non, ancienne, qui n'en est pas, pour cela, infirmée mais plutôt raffermie, rajeunie et que Charles Bernard reconnaît inspirée de Plotin. Selon cette source vénérable, il pense que l'art qui est un, à l'égal de la révélation mystique, est un mode de la connaissance métaphysique : spiritualisme qui, chez notre critique moderne, apparaît d'une sorte qui ne réconforterait que les forts ; spiritualisme désespéré qui, ne voulant pas compromettre l'indépendance de la pensée en la rattachant à un concept religieux ou moral, se doit de voir, dans l'existence du monde, comme le faisait Nietzsche, un phénomène esthétique ; ce qui, du point de vue logique, n'est pas nécessairement une erreur, mais laisse inapaisée la faim de l'homme. Charles Bernard apporte cependant à une telle conception des correctifs qui montrent comment l'amour et l'entendement de l'art peuvent tenir lieu d'une foi ; non d'une raison de vivre, ce qui est exclu, mais du moins, d'une consolation de vivre.

On ne s'étonne donc pas de ce que le deuxième chapitre : « La Révélation et Plotin » soit un des plus solides, à la fois didactique et vivant ; écrit avec l'éloquence quasi involontaire de celui que son sujet passionne. Une chaleur, un zèle, une contagion se dégagent de ces pages d'une tenue et d'une probité intellectuelles exemplaires. Il reproduit opportunément une page célèbre des « Ennéades » qui ne devrait jamais s'éloigner de la mémoire. Risqué-je une remarque ? Se hâtant un peu

trop d'écarter la pensée discursive pour identifier aussitôt l'intelligence à *l'objet d'une intuition*, Charles Bernard ne méconnaît-il ainsi la qualité très intellectuelle de la conception plotinienne ? A poser cette question, est-ce moi qui, à mon tour, sollicite le texte dans mon sens ? Sommes-nous, au reste, d'accord sur ce que Plotin appelle *idée* ? Je ne cache pas que, pour mon goût, les mots (et les notions) d'intuition, état de grâce, sentiment, inconscience, ont peut-être trop de place dans le livre de Charles Bernard quoiqu'il fasse honneur, empressons-nous de l'ajouter, à la longue patience et à tout ce qu'elle implique.

De même, disputons un peu à propos de la page de Baudelaire que Charles Bernard cite dans son chapitre « Forme et Visualité ». On se rappelle, dans *Curiosités Esthétiques* le passage qui commence avec un bruit de symphonie : « Un système est une espèce de damnation... » et qui finit par cette déclaration sur laquelle le contexte jette un éclairage phosphorescent : « ... Je me suis orgueilleusement résigné à la modestie ; je me suis contenté de sentir ; je suis revenu chercher asile dans l'impeccable naïveté ». Et Charles Bernard d'en tirer conclusion : « Se contenter de sentir, être naïf ». Alors que ce qui éclate là, c'est une intelligence prodigieuse et que la leçon qu'on peut tirer de la page de Baudelaire semble plutôt celle-ci : Seule, telle intelligence conditionne telle naïveté, non préexistante à elle, mais postérieure à elle, non source, mais conséquence. (Naïveté qu'il faudrait définir, qui n'est pas celle qu'on pense et que l'épithète *impeccable* illumine.)

Après avoir réprouvé, à travers Kant, ceux qui, depuis Platon, ont voulu subordonner l'art à la morale, Charles Bernard dénonce, avec Schelling, la tentation plus subtile qui accorde à l'art la possibilité d'exprimer l'essence métaphysique elle-même, sans tenir compte de la nature sensible et matérielle de son truchement. La révision de la *Critique du Jugement* et du *Discours sur le Rapport des Arts du Dessin avec la Nature*, lui permet de réfuter, une fois de plus, la doctrine de l'idéalisme ou plutôt d'un néo-classicisme aux fins d'exalter, par contraste,



les arts expressionnistes qui « pourchassent l'esprit » dans le caractère et jusque dans le caractéristique.

Laissant un instant le point de vue historique, il est ainsi amené à approcher la notion de la beauté elle-même et à écrire ce chapitre, essentiel dans le livre, *Le Beau, cette Chimère...* Il n'a cependant rien de doctrinal : il reste, au contraire, nuancé, sinueux, souple, et dans les passages les plus heureux, chargé d'émotion (p. 109).

En le lisant, on s'aperçoit cependant que lorsque Charles Bernard dit arts, il pense peinture tandis que le lecteur, lui, prend de plus en plus conscience de la distinction à établir entre les arts plastiques et la poésie, accordant volontiers pour eux ce qu'il refuserait peut-être pour elle. Toutefois, après avoir dissipé l'équivoque que le mot inspiration entraîne avec lui, comment ne pas souscrire à la conclusion : « Là où il y a inspiration, il y a création et tout ce qui est création est signe de beauté » (p. 135). Certes, la marque de l'art, c'est cette puissance créatrice qui se dégage des œuvres, toujours perceptible, toujours communicable, et capable, avec le temps, d'appeler sur elle l'admiration unanime.

Si les idées de Charles Bernard, quant à l'essence de l'art, le ramènent à Plotin, c'est de Benedetto Croce, à quelques réserves près, qu'il partage les vues dès qu'il s'agit des œuvres elles-mêmes, voyant, comme lui, dans l'intention, le moteur secret de leur nécessité, et, dans la synthèse mystérieuse du sentiment et de la représentation, le signe de leur qualité. Il rend justice, par la même occasion, à des philosophes-esthéticiens comme Condillac, comme l'abbé Du Bos, comme J. B. Vico, qui, dans le passé, avaient déjà formulé une « théorie de l'expression ».

Ce que l'art exprime, c'est l'universel perçu dans le particulier et l'artiste est celui, selon ses propres termes, qui entend « retentir en lui l'appel de la souffrance cosmique » (p. 205). Comment concevoir, dès lors, avec Hegel ou Spengler, un déclin ou une disparition de l'art sans concevoir, en même temps, l'atrophie de l'être humain, de son ouïe pathétique, de sa réceptivité la plus frémissante ?

Ainsi, esprit sans illusion mais sincère, Charles Bernard peut au moins se rassurer et nous émouvoir au sujet de la pérennité de l'élan artistique et créateur.

L'époque appelée contemporaine par Spengler ne saurait donc pas représenter réellement la fin de l'évolution artistique. Charles Bernard est ainsi conduit par la logique de sa foi, à défendre notre art moderne occidental et même à envisager les conditions d'un art futur : non sans mélancolie quand il accuse l'esprit dit scientifique, le goût de la technique d'envahir l'âme humaine au détriment d'autres inquiétudes.

Mais ne faut-il pas revenir à Plotin et à « la raison venue des dieux » ? D'où les dernières pages du livre consacrées à l'art médiéval, enthousiastes et denses, lyriques et argumentées. C'est que l'art du moyen âge, à cause de son contenu religieux, témoigne avec évidence de son essence spirituelle, tandis que, malgré son contenu religieux, il isole et proclame un principe artistique indépendant, en même temps que la valeur individuelle de l'artiste : il est plus que tout autre « le signe visible de l'invisible » (p. 276). A travers saint Augustin, Alexandre de Halès, Robert Grossetête apparaît, comme le montre Charles Bernard, la conception grandiose, multiforme et une, en ces siècles dits obscurs, d'une esthétique de la lumière, née d'une vérité intérieure et embrassant la totalité du monde créé.

Sur cette louange du moyen âge se termine cet ardent plaidoyer en faveur de la transcendance de l'art. J'en aurais cependant donné un faux visage si l'on déduisait qu'il n'est qu'une controverse qui oppose des théories l'une par l'autre dépassées. Eclectique et naïf (au sens baudelairien), sensible et renseigné, c'est du concret, au contraire, du beau réalisé, des œuvres elles-mêmes, que Charles Bernard s'élève aux inductions suprêmes. Ne nous méprenons pas cependant : pour y aboutir et pour austères qu'elles soient, il a interrogé les œuvres avec tant de passion que, à tout prendre, ce livre qui ressortit à la philosophie de l'art, est, à sa manière, un hymne de gratitude au génie artistique.

Emilie NOULET.

# Naissance nocturne d'un poème

Communication de M. Lucien CHRISTOPHE,  
à la séance mensuelle du 10 février 1962

---

Si je me conforme ici à l'usage qui est de publier dans le *Bulletin* certaines des communications qui sont faites dans les séances privées de l'Académie, je tiens à préciser, ainsi que je l'ai fait au début de ma communication à l'Académie le 10 Février, que la prose qu'on va lire est extraite d'un journal où je consigne, le plus souvent dans la hâte et toujours sans arrangement, des réflexions et des observations que ne sont pas destinées à la publication et qui, couchées sur le papier, conservent le négligé de l'improvisation et le ton libre (et décousu) d'une conversation que je tiendrais avec moi-même. Je n'ai donc pas fait la toilette de ce texte, puisque c'eût été altérer le caractère et le climat de l'expérience que j'ai cru pouvoir soumettre à l'attention de mes confrères. Il ne s'agit pas ici, je le répète, du commentaire soigneusement élaboré d'un travail poétique auquel j'attacherais un particulier intérêt, mais d'une tentative de déblaiement en vue d'une saisie du mouvement poétique à sa naissance et dans sa confusion originelle.

J'ai fait suivre le poème survenu la nuit d'un autre poème écrit dans des conditions plus normales, quelques jours plus tard. Ce second poème n'est pas la suite du premier, mais participe du même courant de pensée et d'affectivité. On voit assez comment le poème numéro deux se rattache à la première strophe du poème numéro un et y mène jusqu'à un terme que je n'ai pas choisi une vibration que je n'ai pas appelée.

12 Décembre. — Je transcris ces vers dans mon journal, parce qu'ils sont étroitement liés au mouvement de ma vie quotidienne et que je voudrais examiner ici le petit problème

que leur création pose. Je me suis éveillé cette nuit et je les ai rimés à mesure. La septième strophe terminée, et je comptais sur mes doigts pour savoir où j'en étais, je me suis levé pour les noter sur un bout de papier. Il était six heures du matin. Pourquoi, après de longs mois et je crois même près d'un an d'un silence qui ne me pesait pas, me suis-je livré à ce nocturne exercice poétique ? L'impulsion créatrice a souvent accentué chez moi son caractère de soudaineté par bris des clôtures du sommeil. Ce qui m'a toujours frappé dans ces crues lyriques, ébauchées ou soutenues, c'est leur imprévu, l'impréparé de leur attaque. Je m'interroge là-dessus comme sur l'origine d'un mal à la tête ou d'un mal au foie. Il y a toujours des causes, des séries de phénomènes auxquelles on peut prêter une influence agissante, mais comme ces phénomènes en d'autres temps peuvent se reproduire des centaines de fois sans exercer aucun rôle, on ne peut vraiment rien en conclure. Il y a trois jours, dans une heure de pur désœuvrement, j'ai repris les *Fleurs du Mal* pour y relire les pièces qu'en général on ne relit pas, que je ne relis pas, pour y étudier les procédés de composition de Baudelaire, ses laborieux recours à l'énumération, ses prosaïsmes délibérés, son choix de mots-surprises et ce qu'il y a toujours de bruits de pas qui s'éloignent à la fin de ses poèmes les moins bien venus. J'étais aussi à la recherche d'une strophe que je croyais connaître et qui me semblait pouvoir s'appliquer au personnage principal de l'*Œuf* de Félicien Marceau.

*Un damné descendant sans lampe  
 Au bord d'un gouffre dont l'odeur  
 Trahit l'humide profondeur  
 D'éternels escaliers sans rampe*

J'ai rouvert ensuite *La légende des Siècles* pour y relire « L'Aigle du Casque ». La diabolique intervention de l'O.N.U. au Katanga m'avait fait songer au géant Tiphaine qui poursuit l'enfant Angus jusqu'à ce qu'il l'ait tué. Heureux d'y saluer ce vers

*Sois vainqueur, c'est assez, ne sois pas assassin*

La prodigieuse virtuosité verbale de Hugo témoigne tout de même de tout autre chose que d'un gargantuesque appétit de mots inventés ou réels. Il y a là une fantasmagorie du langage qui n'a jamais été égalée et qui ne le sera plus jamais, et qui, après tant d'années d'admiration et de désaffections successives ou simultanées, garde sa magnificence et son mystère de forêt vierge, chaque arbre, chaque liane, c'est-à-dire chaque vers dans sa netteté, son éclat, sa redondance ou sa jonglerie restant parfaitement lié à l'énigme du feu central que cette forêt vierge protège et défend. J'ai donc relu un ou deux milliers de vers de Victor Hugo, avec le plaisir innocent de l'enfant qui admire le prestidigitateur et qui ne cherche pas à dépister ses trucs. Ah ! et puis j'ai aussi rouvert Musset, le Musset poète de l'année 1843. Musset, de son vivant et après sa mort, a été perdu par les femmes. Il reste le poète des Nuits. Il est le poète des Nuits. Mais nul n'a pratiqué la fantaisie avec plus de légèreté ; son autorité souriante et désinvolte ne trahit jamais les délicatesses de la sensibilité. Son vers est à la fois pédestre et ailé.

*Sentirais-je quelque ingénue  
Velléité  
D'aimer cette belle inconnue,  
La Liberté*

J'avais donc l'esprit tout rumorant de vers, mais enfin aucun de ces vers n'avait été pour moi surprise, révélation. Et j'ai été beaucoup plus impressionné par la lecture des lettres que Teilhard de Chardin envoyait du front à sa cousine : « Quelles ambitions sont les nôtres ? Etre vus, faire autour de nous quelque bruit, créer dans notre petite sphère d'action une agitation préalable. Est-ce bien là vraiment ce qui mesure la valeur d'une vie ? ». Voilà le genre de réflexions qui me frappe toujours au vif de l'être, à cause de l'intérêt que nous attachons toujours, nous gens de lettres, au bruit que nous faisons ou ne faisons pas, faiblesse dont ne semblent pas atteints, du moins au même degré, les médecins, les ingénieurs, les chefs d'entreprise, etc. L'influence de cette réflexion

de Teilhard de Chardin, dont je sais, venant d'un tel homme, à la date et à l'endroit où elle a été formulée, qu'elle représente sa conviction profonde, cette influence se retrouve assurément dans mes quelques strophes nocturnes. A noter aussi, parmi les faits qui ont pu agir sur mon subconscient : la mort tragique du mari de Simone Paquot, apprise le matin, l'information d'Alexis Curvers qui avait entendu des vers de moi à la radio le 11 novembre. Tout ceci dit, j'avais passé ma soirée à faire tenir debout un article peu excitant sur le problème linguistique, puis, au lit, à parcourir le dernier numéro de la *Revue Générale Belge*, en picorant ou lisant, dans les chroniques, une page par çï, une page par là, la réforme fiscale, le Vietnam. Ensuite et enfin dodo.

Là-dessus je me réveille en me dégageant lourdement d'un rêve où j'essaie de réciter à je ne sais qui des vers de mes *Epigrammes et Mélodies* que je ne parviens plus à retrouver. Impression pénible, comme si ces vers s'éloignaient à jamais de moi, comme d'une chose chère qui vous échappe des mains, tombe à l'eau et que le courant emporte. Désir de prendre une revanche au seuil cependant de l'inévitable consentement. D'où cette anticipation de la mort au départ de la recherche de l'expression de quelque chose dont je suis averti, sans que la décision première vienne de moi, qu'elle doit, cette chose, affecter la forme poétique, ce qui m'oblige à être attentif, à espérer la communication ; tandis que s'il s'était agi simplement d'articuler ma pensée, de développer un argument, je me serais simplement tourné de l'autre côté, en disant : à demain, ou à tout à l'heure. Cependant, tandis que se forment dans ma tête, les vers un, puis deux, trois, quatre, je n'ai pas encore le moindre soupçon de ce que j'écrirai, de ce qui viendra par la suite. Quant les linéaments du poème peu à peu s'entrevoient, le phénomène a cessé d'être un mystère pour moi. J'ai pris la tête des opérations, un peu surpris seulement de parvenir à mener à bien un travail qui répond si peu à un programme concerté et désireux maintenant d'abrégéer ma tâche.

La valeur des œuvres réalisées dans ces conditions, ce n'est pas ici ce qui est en cause. En fait, quand on essaye d'être aussi peu cabotin que possible, on est plutôt gêné par cette mise en scène qui au surplus n'est pas du tout à la page et qui ne peut inspirer que des vers aussi démodés que ceux de M<sup>me</sup> de Noailles. J'accepte cette critique sans protester. Ce qui m'intéresse dans cette mise en scène, c'est que je n'y suis pour rien et que, jeté dans le dessein de celui qui l'a effectuée, je mentirais si je ne témoignais quelque reconnaissance ou tout au moins quelque satisfaction du choix dont j'ai été l'objet. Que cette mise en scène, cette entrée en matière doive conduire à des œuvres de facilité, je veux bien y souscrire aussi. Je ne suis pas l'ennemi né de la facilité. Je crois que c'est sur des chemins de facilité que Rutebœuf, Villon, Mathurin Régnier, Lamartine, Musset, Apollinaire, Péguy, ont fait quelques-unes de leurs plus belles trouvailles. Il ne suffit pas hélas ! de les y suivre pour ramasser ce qui leur aurait échappé. Sans doute. Et je ne dirai rien contre les chemins de la difficulté, sinon qu'il ne suffit pas non plus de se détourner des uns pour faire fortune dans les autres.

Celui qui travaille dans le dur juge mieux par la qualité des efforts qu'il poursuit de la qualité des résultats qu'il obtient. Celui qui travaille dans le mou, dans le spontané, l'impulsif, l'instinctif s'expose à arracher aux berges entre lesquelles il creuse son lit ce qu'elles ont de plus fragile et de moins résistant et de rouler dans son flot beaucoup d'impuretés. C'est une faiblesse qu'on ne pardonne qu'aux fleuves, mais les fleuves sont faits de la contribution des ruisseaux. Et puis au fond, le choix qu'on fait, s'il y a choix, procède d'une conception non pas seulement géologique, mais métaphysique de l'univers. Celui qui se crée son dieu lui-même élit le marbre. Celui qui croit en un Dieu tout puissant, créateur du ciel et de la terre, accepte les conséquences du péché originel.

17 Décembre. — Après avoir écrit, à l'heure des songes, sept strophes que je n'attendais pas, j'ai mis cinq jours à y introduire les modifications qui m'ont paru nécessaires et

m'ont lentement mené à ce point où j'ai décidé de ne plus toucher à mon texte. Il doit être bien agréable, quand on fait des vers de sang-froid, comme on écrit un essai, de chercher à perfectionner sans cesse l'expression, étant entendu que la matière poétique partout répandue est en soi chose sans valeur et ne reçoit son prix que de la forme, — ce qui est en grande partie vrai. Ce qui n'est pas vrai, c'est de croire que cette matière poétique si commune répond à n'importe quel moment à l'appel par lequel nous la prions de se prêter au travail de façonnement que nous voulons pratiquer sur elle. En définitive, on revient donc toujours au problème de l'inspiration. Trop conscient des faiblesses d'un premier jet, j'éprouve à la fois le désir et l'impossibilité de rejoindre l'élan initial, heureux cependant de ne pas être exclu, de pouvoir m'attarder au bord des rivages que la vague vient battre, où elle vient jouer.

*N'attends plus que l'adieu des torches renversées  
Et l'àcre chatolement de leur dernier fanal,  
L'ensevelissement obscur de la pensée,  
Dans l'attente déçue d'un bel accord final.*

*Le prêt que je t'ai fait, il est temps de le rendre,  
Voyageur sans papiers aux chemins des déserts.  
Ne t'avais-je pas dit que tu n'étais que cendre  
Vainement accordée à l'écume des mers.*

*Le soleil qui décline et l'herbe qui se fane  
Sont les témoins constants des vœux les mieux comblés.  
Conquis-tu l'or qui vibre à la côte des blés,  
Quand tes pieds te portaient vers leur paix triomphale ?*

— *Je conquis leur beauté, conquérant sans armure  
D'un trésor plus réel qu'un trophée d'opéra.  
La source qui jaillit sous l'arceau des verdure  
En mon cœur chante encore et toujours jaillira.*



*Ah ! de la voix répondre à la voix qui appelle,  
Conjant dans l'étreinte et dans le tremblement,  
Au creux jeillu d'un sol où mûrit le froment,  
Laisser le souvenir d'une source fidèle.*

*D'une source sans nom au vallon sans mémoire :  
La mémoire et le nom sont les signes d'un jour.  
Mais les blés renaissants sous les feux de l'amour  
Font à Dieu chaque année un cortège de gloire.*

*Les fêtes de l'orgueil ont d'amers lendemains.  
Heureux qui peut dans l'ombre où la pudeur exulte,  
Ne résigner jamais sous l'épreuve et l'insulte  
Cette charge d'amour qu'assume un cœur humain.*

\* \* \*

*Je m'en vais devant vous vers l'ombre sans image  
Et vous m'interrogez, anxieux d'un seul bien.  
De la force assemblée aux pays d'où je viens,  
Quel rayon de soleil frappe encor mon visage ?*

*Et moi, comme on entend s'en fler dans le lointain,  
La fureur du torrent qui divise la roche,  
Alerté, redressé sous le vent du destin,  
Je sens la majesté des choses qui s'approchent.*

*Terrasses d'où l'on voit les pistes du Seigneur  
Remonter vers l'en fance aux appels de matines  
Et recréer pour nous la première églantine  
Vers la première source inclinant sa fraîcheur.*

*Promontoire en flammé par les gerbes de Dieu,  
D'où l'on découvre, honneur d'un horizon sans voile,  
De relais en relais et d'adieu en adieu,  
Le chemin qui conduit de la source à l'étoile.*

---

*Appellerons-nous Mort ce dont l'ombre illumine  
Le vin dans la carafe et le pain partagé  
Et l'apparition calme de l'Etranger  
Dans ce boug dont l'auberge a gardé pauvre mine ;*

*Et ces deux pèlerins qui n'en finiront pas,  
A jamais harassés, à jamais solitaires,  
De reprendre la route et d'espérer le pas  
Qu'ils n'ont pas reconnu, le pas de Dieu sur terre.*

*Je vous réveille en moi, décuplés, frémissants,  
Instants que j'ai vécus sur les chemins du monde,  
Chant ininterrompu des fontaines du sang,  
Battements de la vie anonyme, profonde,*

*Eternelle... Eternel et souverain lien.  
A la table de bois installe-toi, ne tremble,  
Car le pas qui s'éloigne est le pas qui revient  
Et le vin d'Emmaüs, nous le boirons ensemble.*

25 Décembre 1961.

## Travail et mobiles poétiques

---

*Suivant la suggestion que lui fit l'an dernier M. Robert Guiette en entrant en sa charge de directeur, l'Académie s'efforce de recueillir des témoignages de ses membres sur leur expérience du travail littéraire, et spécialement peut-être du travail poétique, le plus mystérieux. On vient de lire une contribution de M. Lucien Christophe à cette enquête permanente. Celle-ci ne se limite pas à l'enceinte de l'Académie. C'est ainsi qu'on trouvera ici le texte de la causerie donnée aux Midis de la Poésie le 30 janvier par M<sup>me</sup> Lucienne Desnoues, et qui concerne sa conception propre de l'élaboration poétique.*

*Les poèmes insérés sont inédits, sauf Le Repassage (extrait de La Fraîche).*

Quand on m'a invitée à parler de ma propre poésie devant un public, j'ai été très effarouchée, et j'ai demandé de pouvoir choisir un sujet moins indécent. Mais comme on insistait, je me suis dit que je pourrais ne pas parler littéralement de mon œuvre (comme dit pompeusement le programme), mais développer deux ou trois thèmes qui me tiennent à cœur à propos du travail et des mobiles poétiques.

Dans son *Grand Meaulnes*, Alain-Fournier décrit l'un de mes grands-oncles, qui fut charron dans le Berri puis dans la région de Versailles, et chez qui j'ai passé de très nombreuses vacances.

« Généralement, à l'heure du dîner, nous nous trouvions tout près du Cours, chez Desnoues, le charron, qui était aussi maréchal. Sa boutique était une ancienne auberge, avec de grandes portes à deux battants qu'on laissait ouvertes. De la rue on entendait grincer le soufflet de la forge et l'on apercevait à la lueur du brasier, dans ce lieu obscur et tintant, parfois des gens de campagne qui avaient arrêté leur voiture pour causer un instant

parfois un écolier comme nous, adossé à une porte, qui regardait sans rien dire» (1).

Eh bien, c'est à la porte de mon atelier de poète que je vais vous prier de vous adosser un instant. L'artisan n'a rien à cacher.

Si tout poète a une mission, il peut me sembler que la mienne serait d'assumer le prolongement spirituel de nombreuses générations de charronnage et de labourage. Et la meilleure façon de m'exécuter ne serait-elle pas d'employer moi-même des moyens, des outils ancestraux, et des mots aussi concrets que le bois et la terre ?

Et d'ailleurs, en plein dans notre ère atomique, comme beaucoup de femmes j'en suis encore à l'artisanat dans ma condition journalière. Mon ouvrage le plus absorbant est de façonner le quotidien, le temporel de toute une famille, et ma pente de poète m'a conduite à tenter d'étendre cet ouvrage au permanent et à l'intemporel. Impossible, quand on travaille toute la journée de ses mains, d'empêcher son esprit d'aimer le cousu-main. Impossible, quand on a beaucoup à coudre et qu'on est aussi poète, de ne pas avoir tendance à se ranger modestement sous l'enseigne des grands tailleurs aux ciseaux fulgurants, aux aiguilles subtiles que furent Villon ou Valéry. Et puis il n'y a pas que les outils. Il y a les matériaux, les mots français, la langue superbe qui a depuis des siècles l'habitude d'être travaillée par les poètes avec les mêmes lames et les mêmes cordeaux, ce qui n'a pas empêché l'extrême diversité des ouvrages et des significations, et leurs progrès, si je puis dire, leur pouvoir de traduire, de plus en plus déliés, les messages de la sensibilité. Impossible pour moi de faire divorcer d'avec les coutumes de la poésie française le langage dont ma naissance, mon enfance et ma jeunesse dans le Parisis m'ont nourrie. Ma mère employait encore des mots de vieux Français magnifiques et qu'on n'entend plus jamais. Quand la pluie se mettait à tomber plus violemment elle disait : « Ça rengrège ». Pour parler de quelqu'un qui devait suivre un

---

(1) M<sup>me</sup> Lucienne DESNOES a évoqué l'atelier et le métier de son grand-oncle dans le beau poème intitulé *Le Charronnage*, en tête de son recueil *Les Racines*. (N. de l'Éditeur.)

emploi du temps très précis, très soumis aux horaires, elle disait : « Il est aheuré ». Pour parler de mettre un peu d'espace entre des choses ou des gens trop serrés, trop drus elle disait : « Il faut les dédrucir ».

Ce langage-là m'est encore trop vivant pour que je puisse admettre qu'un poète doit obligatoirement « être de son temps ». Je n'aimerais pas constater, comme le fait notre ami Alain Bosquet, qu'une rupture s'est amorcée avec Baudelaire entre la poésie française d'aujourd'hui et celle d'autrefois.

Comme je le disais, moi, « femme au foyer », j'en suis toujours à l'artisanat. Très « aheurée », j'ai besoin de la poésie pour faire éclater la prison des heures. Et très mécréante j'en ai besoin comme d'une religion. Pour vivre en religion je dois suivre un rituel. Et je ne me sens pas de taille à en créer un pour mon usage personnel, ni de goût pour en suivre un moderne bien que j'en admire profondément quelques-uns. Il me semble que ma poésie, comme le bonheur de ma couvée, pour tenter de s'accomplir, a besoin de supplice, de cilice, de victoires quasi-matérielles : que mon idée poétique doit tâcher de sortir indemne, avec un radieux sourire, des tortures du style et de la prosodie ; qu'un poème doit vouloir être un miracle, ou plutôt un miraculé, un Saint-Antoine triomphant des tentations, un Saint-Laurent se relevant de son gril.

Je vais lire un poème où j'espère avoir exprimé comment, avec le même canif en main, en suivant les mêmes ferveurs et les mêmes disciplines, je m'efforce de remplir mes offices temporels et spirituels.

#### MON CANIF

Dans la pierre des coteaux  
O mon âme tu jubiles  
Quand je cherche des fossiles  
Avec mon petit couteau. L.D.

*Debout dans les ocres, l'été,  
Comme un ange des Ecritures  
Glaive au poing j'ai ressuscité  
Les plus défuntes créatures.*

*Mon glaive est un petit canif  
Frais émoulu du Puy-de-Dôme  
Mais qui délivre les fantômes  
Sous des millénaires captifs.*

*Voyez vivre, mirant la nue,  
Ses lames à mon poing content,  
Fines lueurs que j'insinue  
Aux failles de la nuit des temps*

*Et puis partir aux chicoées  
Aux pissenlits, aux salsifis  
L'arme impéieuse qui fit  
Parler la roche aux dents serrées.*

*Voyez forcer dans les rillettes  
Et tailler dans les croque-au-sel  
L'ardent signet dont je feuillette  
Les vieux dossiers de l'éternel.*

*J'entame, j'affine, je tranche,  
J'écaille, je rogne, je fends,  
Le pain, le crayon de l'enfant,  
Le poisson, le vélin, la branche.*

*Voyez mon stylet de boucher  
S'appliquer à couper les pages  
Sans effrayer le cœur sauvage  
Des beaux poèmes intouchés.*

*J'affute, j'affile, j'aiguise,  
J'estime le tranchant qu'il faut  
Pour sacrifier sans défaut  
Sur tel autel de mon église.*

*Je saigne, j'écorce, j'émonde,  
J'émince, je beurre, j'étends,  
Debout dans l'incertain du temps,  
Debout dans la rumeur du monde,*

*J'érafle et j'entre dans le vif,  
J'extraits, je biffe, je désherbe,  
J'avive le biseau des verbes  
Et j'inscris le vers incisif.*

*Debout dans les étés ombreux,  
Taillant roseau, sureau, fougères,  
Je fais des flûtes bocagères  
Et des cahutes d'amoureux.*

*Car j'ai mon couteau campagnard  
Chantourneur d'églogues charmantes  
Mais capable en cas de tourmente  
De pousser un cri de poignard.*

Parmi les tentations subies par le poète-saint-Antoine, il y a celles de la rime.

« Ah ! Qui dira les torts de la rime ! » s'est écrié Verlaine, en se gardant bien de renoncer à la fréquenter, cette rime, car il savait de quelles trouvailles, de quelles récompenses sont couronnés ceux qui osent lui tenir tête. J'ai tenté autrefois, parce qu'on m'y engageait, de renoncer à la rime, de chasser une bonne fois ce démon qui barre la route au propos du poème, ce sphinx qui ressurgit à tous les tournants avec ses exigences. C'est un sphinx qui ne se contente pas de poser des énigmes. Il suggère les réponses, il est insinuant, hypocrite, mauvais conseiller. Mais on peut arriver en tenant bon à s'en faire un allié. Et les trouvailles qu'il vous accorde alors permettent à l'idée poétique non seulement de rester dans le droit chemin, mais de le poursuivre les bras pleins de nouvelles richesses, de le poursuivre en initiée, en élue. On parle des « hasards de la rime ». C'est pourtant en essayant de renoncer à la rime que j'ai ressenti l'impression déplaisante de m'être livrée au hasard.

Il m'est arrivé un jour cette jolie surprise : il me fallait quatre vers pour célébrer les étalons, les gros percherons sur les foires. Je voulais suggérer leur opulence en les apparen-

tant à la déesse des jardins. Je cherchais, pour finir un vers, deux adjectifs évocateurs de fruits, et il fallait que l'un d'eux se terminât par « né » pour rimer richement avec « vahiné ». Je voulais rimer richement afin que mon quatrain traduise, par la plénitude même de sa forme, celle des animaux qu'il peindrait. Ne trouvant pas, je décidai d'employer des néologismes, des mots que je venais d'inventer. Et cela donnait la strophe suivante :

« Etalons, cousins de Pomone,  
 Pruineux, grappus, melonnés,  
 Portant colliers de vahinés  
 Sur les grosses foires d'automne... ».

Et puis, prise de scrupule, je décidai de consulter le dictionnaire, pour voir si par miracle les adjectifs « grappu » et « melonné » n'y figuraient pas. Et il y étaient, ils y sont ! Il m'a semblé, en le découvrant, avoir mérité le sourire de complicité de mon adversaire, de l'adversaire bien-aimé de tout poète, qui est l'Ineffable.

Il y aurait beaucoup plus et beaucoup mieux à dire sur la rime, mais je voudrais avoir le temps de parler d'une figure que je chéris, *la métaphore*. Dans sa préface à *La recherche du temps perdu*, Maurois fait de la métaphore un éloge qui me ravit.

J'ai besoin d'écrire des poèmes métaphoriques. Quand un poème porte un titre comme celui que je vais vous lire, *Le repassage*, il y a une tendance, chez le lecteur, à penser de l'auteur : « C'en est un qui écrit des vers *sur* les travaux du ménage ». Le lecteur confond sujet et prétexte. Un poème comme *Le repassage*, on peut ne le goûter que sous l'éclairage mineur du quotidien, du familier. Et, selon ma conscience professionnelle, sous cette lueur-là le poème doit déjà former un tout, une couverture haute en couleur, rigoureuse et rejouissante. Car même s'il est grave ou tragique un poème doit faire *plaisir*, quoiqu'une certaine avant-garde amidonnée prétende le contraire. Mais il ne doit pas faire *que* plaisir car alors son but le plus élémentaire est atteint, mais pas l'essen-



ciel. Il n'y a pas que la couverture en couleur. Il y a tout ce qui doit apparaître en filigrane à travers la pâte des strophes. Voici donc un poème qui n'est pas *sur* le repassage, mais qui essaie d'être, à *propos* du repassage, une louange de la courageuse, méticuleuse, chaleureuse, persévérante, subtile civilisation humaine sous l'indifférence, la cruauté et la grossièreté du ciel. On peut le considérer aussi comme une sorte d'Art Poétique camouflé. Ensuite je vous lirai encore un poème où j'utilise le même procédé.

LE REPASSAGE (*La Faïche*)

*Quand la terre soudain très pâle  
Ecoute s'avancer son mâle,  
L'orage longtemps continent,  
J'aime à voler sur l'herbe vive  
Au secours des belles lessives  
Qui s'effarouchent dans le vent.*

*Que c'est bon d'emporter si vite  
Ces blancs rescapés qui palpitent !  
Puis dans mon logis tressautant  
Rigoureusement je repasse,  
Tandis qu'en griffant les espaces  
Les dieux font l'amour à plein temps.*

*Je sou mets aux lois des grands plis  
L'ardente voilure des lits,  
La neige des tables servies,  
Lissant, fermant et refermant  
Comme respectueusement  
Le blanc qui pavoise ma vie.*

*La terre peut houer, crouler,  
Le ciel se vautrer dans les blés,  
Je régis sans bruit mon ouvrage  
Et j'applique de tout mon poids  
Un code arrivé jusqu'à moi  
A travers des milliers d'orages.*

*J'aime le mal de mon bras droit,  
Les gros draps lourds comme la Croix,  
Les cent faux plis que je déjoue,  
L'écrû viril, le fil exquis  
Et ce fer terrible avec qui  
Je simule des joue-à-joue.*

*Bergamote, œillet, saponaire,  
Je savoure au cœur des tonnerres  
Ma chaleureuse intimité  
Et mon âme en fine lingère  
Dirige d'une main légère  
Mon poing si pesamment botté.*

*Des clameurs, des spasmes géants,  
Des brutalités d'océan  
Assaillent ma besogne en fête.  
Pile par pile je construis,  
Contre la déroute et la nuit,  
Un rempart de blancheur parfaite*

#### LA FIN D'UN LIERRE

*On arrache à son mur  
Un grand lierre hors d'âge,  
Ses tendons, ses cordages,  
Ses entoilages mûrs,*

*On cherche, on casse, on tire  
Ses câbles effrangés  
Pour sonner le danger  
Au fond de son empire,*

*On dégrafe, on décroche  
Les vélums, les drapés,  
Les festons découpés  
Pour le faste des roches.*

*Une Histoire s'écroule  
Et c'est brutalement  
Tout un affolement  
De minuscules foules.*

*Mille ans de gloire verte  
Gisent, sciés à ras.  
Les cités du platras  
S'éboulent, se désertent.*

*Adieu pompes fleuries,  
Voici qu'en plein midi  
S'exhibent des taudis  
Et des maladveries*

*Et ces cryptes humides  
Où, pharaons défunts,  
Sous un grave parfum  
Dorment des chrysalides.*

Tout le monde connaît la boutade d'Anatole France constatant qu'il avait atteint la gloire puisqu'il pouvait, sans offusquer personne, se rendre en pantoufles à la Comédie Française. Quand j'étais petite, il y avait une chose qui me comblait d'une gloire extraordinaire, d'une joie démesurée, incommunicable, que je ne parvenais pas à m'expliquer. Ça consistait, par un temps d'hiver très froid et très sec, à sortir et marcher sur la terre gelée *en pantoufles*. Il fallait que ce soit en pantoufles pour que cette sortie me transporte d'une façon aussi singulière. J'avoue que j'ai toujours ce goût-là, mais je sais maintenant formuler pourquoi. Cette joie était tellement vive et tellement indicible parce qu'elle était *un vertige poétique*. D'une part il y avait la maison, l'amour maternel, les bonnes limites, la bonne chaleur, le *climat humain*, et d'autre part le grand hiver, l'espace, le *climat inhumain*. En aucune saison le dehors et le dedans ne sont plus opposés, plus ennemis. Et moi, petit enfant, dans la même feutrine et le même poil de cha-

meau je passais d'un monde dans l'autre. J'étais admise, en tenue d'intérieur, dans le royaume terrible. Certaines religions exigent qu'on se déchausse avant de pénétrer dans les lieux sacrés pour préserver le permanent de la poussière temporelle. Ma poésie fait le contraire. Je sais maintenant que mon vertige venait du sentiment obscur d'avoir accès au *permanent* dans le costume du *temporel*, accès à *l'universel* avec les attributs du *familier*.

Je crois que nos tentatives poétiques sont notamment des efforts en vue de mourir le moins possible, en vue d'imprimer dans l'éternel nos petits pas éphémères, la trace pathétique et fervente de nos chaussons.

« Au moral comme au physique, a dit Baudelaire, j'ai toujours la sensation du Gouffre. » Un poème n'atteint son but, me semble-t-il, que s'il donne au lecteur, même discrètement mais sûrement, la sensation du cosmos autour des êtres, que s'il ne présente les choses, même leur image la plus souriante, même le portrait du bonheur, qu'auréolées d'inexplicable et d'insécurité ; que s'il parvient à donner au lecteur ce *vertige* dont je parlais tout à l'heure. Je disais « les moindres gestes ». Il y en a qui passent pour mièvres, pour insignifiants. Rien au monde n'est insignifiant. Il y a des signes partout. La forêt de symboles de Baudelaire est aussi riche à ras de terre dans ses simples et dans ses violettes que dans ses plus hauts piliers. C'est cette foi qui me pousse à tenter de réhabiliter certains gestes, certaines choses, la violette, par exemple, et me fait essayer de sortir la fleur de ses vieux herbiers pour la replacer dans le souffle des millénaires, dans le vent tendre et violent de l'aventure humaine.

Pour terminer cette causerie bien incomplète, je vais vous lire quelques autres poèmes inédits. Et mon vœu est que j'aie été capable, en les écrivant, de rendre communicables mes propres vertiges, et de faire reconnaître qu'il y a moyen d'élever au rang de cérémonie d'amour les plus obscures servitudes, les moins glorieux événements.

## LES SOLENNITÉS

*Dans le thé des quinze-fleurs  
Il entre de la mélisse.  
Quand le cerf entre en chaleur  
Toutes les feuilles frémissent.  
Droite sur son percheron  
Jeannette entra dans l'Histoire.  
Ce mois-ci nous entrerons  
Dans le décan des nuits noires.*

*Et la fille aux paysans  
Vient d'entrer dans ses seize ans.*

*Non, Messieurs, de tels débours  
N'entrent point dans nos visées.  
Le navire entre à Cherbourg  
Ailé de brises frisées.  
Bien que l'auto fût bénie  
Elle entra dans le décor.  
Le cor dit que le dix-cors  
Est entré en agonie.*

*Et la fille aux paysans  
Vient d'entrer dans ses seize ans,*

*Vient d'entrer toute seulette  
Dans les gorges du printemps,  
Vient d'entrer le cœur battant  
Dans l'orage qui la guette.  
Fifre en tête vers midi  
Entrait l'armée ennemie.  
Mon âme entre en Paradis !  
Mon oncle à l'Académie !*

*Et la fille aux paysans  
Vient d'entrer dans ses seize ans.*

*Entrez, Messieurs et Mesdames  
 Par l'entrée à grands échos,  
 L'entrée à cocovicos,  
 Cuivres, palmes, oriflammes!  
 Pourtant c'est toute seulette,  
 Portant pour toutes couleurs  
 Son corsage roucouleur,  
 C'est sans tambour ni trompette*

*Que la fille aux paysans  
 Vient d'entrer dans ses seize ans.*

### LES ORS

*Dans les maisons au crépuscule  
 Quand on n'allume pas encor  
 Vers l'obscur les bahuts reculent  
 Mais on voit s'avancer les ors.*

*On voit s'enhardir les dorures  
 Aux hanches des guéridons noirs,  
 Au bord des tasses, des miroirs  
 Et des visages qui moururent.*

*Une anse, une ganse jubilent.  
 Des auréoles ont surgi.  
 Je ne bouge plus, mon logis  
 Est peuplé d'élus immobiles.*

*Je ne bouge plus, ma demeure  
 Est un missel presque fermé,  
 Un livre de très-riches-heures,  
 Un poème de Mallarmé,*

*C'est un Rembrandt, c'est un retable  
 Plein de musiciens ailés  
 Touchant du luth pour enjôler  
 Les hautes sphères irrévocables.*

*L'espoir luit. Des présences veillent  
Sur mes amours, sur mes foyers.  
Rien ne s'engloutira, voyez  
Cette vigile de merveilles,*

*Ces jeux d'anciennes veillées,  
Ces Jours des Rois, ces Jours de l'An  
Craquetant de gâteaux brûlants  
Et de granges entrebaillées.*

*Bien loin sous la tuile française  
Ma mère s'active à mon gré  
Dans son destin réintégré  
Qu'éclaire la paille des chuises.*

*Nous triompherons des nuits sombres !  
Chartres dort, le Louvre s'endort  
Mais autour des tableaux qui sombrent  
S'attarde un beau sourire d'or,*

*D'or à la feuille, à la détrempe.  
Et puis tout faiblit, tout s'éteint  
Et tout tombe dans l'incertain.  
Vite, vite, éclairez les lampes !*

### LE BOIS FRUITIER

*Notre fauteuil en bois fruitier  
S'est mis à donner des cerises.  
Vous m'en voyez toute surprise,  
Je le croyais de noisetier.*

*Merles, pigeons, bourgeons, pigeonnes  
Se gonflaient au souffle d'avril.  
Notre meuble s'en émut-il ?  
Le voilà tout qui s'embourgeonne.*

*Il s'étumine, il se pistile,  
Il roucoule ses fruits joyeux  
Noués de feuilles deux par deux,  
En brisant les rigueurs du Style.*

*Après la scie, après la gouge,  
Deux siècles secs au garde-à-vous,  
Quel prodige lui rend d'un coup  
Cette faconde verte et rouge ?*

*Mon âme, nous a-t-il surprises,  
Nous qui ne sommes pas d'ici,  
A regretter Montmorency,  
Aux spirituelles cerises ?*

*Hôte muet d'une demeure  
Où le vers sonne tant et plus  
Comme un poète a-t-il voulu  
Chanter sa vie antérieure ?*

*Où puise-t-il ce dont rutilent  
Ses jeunes fruits carillonneurs ?  
Aurait-il dans notre bonheur  
Plongé des racines subtiles ?*

*Que sa confiance est jolie !  
Quel honneur de lui voir oser  
Dans mon destin civilisé  
Sa mirabolante folie !*

#### LA SAINT-SYLVESTRE

*Mes amis, mes amours, la salle est si petite  
Que nos cœurs suffiraient, ensemble, à la chauffer.  
Mais vive les flambeaux, l'âtre qui danse vite  
Et tous ces chaleureux, les cuivres, les marmites,  
Les épices, le rhum, le tabac, le café.*



*Dehors le plus grand gel de tout l'hiver s'orchestre.  
Les jins archets de l'est et du septentrion  
Célèbrent dans l'aigu la nuit de Saint-Sylvestre  
Et la sévère terre à l'heure où nous rions  
Tient plus fort que jamais les défunts sous séquestre.*

*Riez donc, chers vivants, brillez, beaux hommes jeunes,  
Femmes encore en fleurs dans votre âge fruitier.  
Partagez ardemment l'orange et l'amitié,  
Un soir tout l'avenir sera que vous partiez  
Observer sans retour le silence et le jeûne.*

*Vous ai-je bien traités? Dans les sauces profondes  
Qui doivent leurs saveurs aux quatre coins du monde,  
Dans le vin susceptible et dévotement bu,  
Dans le rôti concis, le gâteau qui redonde  
Avez-vous savouré l'esprit de ma tribu?*

*Ah ! Chers civilisés, chères civilisées,  
Procédons sous le gui à nos rites fervents  
Tandis que sans raison, sans passion le vent  
Vitriole de givre et de poussière usée  
Les saintes des parvis, les maisons, les musées.*

*Qu'un vil brouillon de voix mélange nos passés,  
Nos rêves, nos démons, nos dieux, nos trépassés,  
Le Brabant, l'Aquitaine et ma ville effrénée  
Qui fait rieusement ses adieux à l'année  
Entre Chartres muette et Versailles glacé.*

*Toi, croyant, qui nous vois flanqués d'anges en armes,  
Vous que Goethe et Stendhal mieux que la Bible charment,  
Heurtez vos Gabriel, vos Faust et vos Sorel  
Et bien enchevêtrés dans un riche vacarme  
Brassons l'intemporel avec le temporel,*

*A tort et à travers, à bouche que veux-tu  
Discutez, disputez, bien subtils et bien fauves.  
Que sous le proclamé rayonne tout le tu  
Et que dans vos regards, beaux couples bien vêtus,  
Luisent furtivement vos beaux secrets d'alcôve,*

*Tandis que sans raison, sans plaisir, sans remords  
La bise de toujours lamine les royaumes,  
Malmène les oiseaux, les ramures, les dômes  
Et ce chaud réveillon haut-perché qui embaume,  
Petite orange en fête aux branches de la mort.*

# Chronique

---

## En l'honneur de M<sup>me</sup> Marie Gevers

*(Allocution prononcée, le 21 janvier 1962 au déjeuner du Pen Club offert à Mme Marie Gevers, Grand Prix Quinquennal de Littérature française, par M. Carlo Bronne, directeur de l'Académie).*

Le privilège qui m'échoit, chère Marie Gevers, est dû à l'ancienneté : je crois être ici, en effet, l'un de vos plus anciens admirateurs et amis.

Je vous ai rencontrée pour la première fois dans l'été de 1931. C'était au château de Mariemont où l'Académie Royale de langue et de littérature françaises — dont nous n'étions encore ni l'un ni l'autre — recevait l'Académie française. Chaque table portait le nom d'un écrivain belge : Camille Lemonnier, Max Waller, Georges Eckhoud, etc. Du moins on nous le dit, car nous n'avons été conviés qu'à la réception qui suivit le déjeuner. La chaleur était accablante, le champagne tiède et, comme il y avait moins de verres que d'invités, nous buvions ce triste breuvage dans des tasses de Chine empruntées au Musée.

Vous m'aviez écrit avec beaucoup de bienveillance au sujet du premier recueil de vers que je venais de publier. A mes yeux vous représentiez la gloire littéraire : vous veniez de remporter le Prix du Centenaire pour un charmant volume de vers intitulé, comme il se devait pour la circonstance, « Brabançonnnes à travers les arbres ». Ces Brabançonnnes n'avaient d'ailleurs de patriotique que leur titre. Exemptes de flonflons, elles chantaient avec un grand accent de sincérité les arbres, les dimanches aux champs, les gourmandises flamandes, le foyer, le bonheur, les enfants :

La bouilloire, sur le feu, s'exalte et chante,  
Oiseau des soirs d'hiver.  
« Toi et moi, et Paul et Jean  
et l'Enfant. »

Nul bruit ; on lit. La bouilloire chante, chante,  
 Douce dans le silence.  
 Les visages sont clairs,  
 « Toi et moi, Paul et Jean  
 et l'Enfant ».

L'« enfant » — Antoinette — devait donner son nom à l'un de vos livres et en illustrer d'autres. Je me souviens d'une soirée unique passée sous son toit, au Ruanda, à parler de vous, lors d'une tournée de conférences que je faisais au Congo.

Entretemps, j'étais allé vous voir à Missembourg. Missembourg inséparable de votre œuvre. Vénérable demeure à pignons, vieille ferme espagnole hantée par le fantôme d'un brigand fameux, Guldentop, qui y fut arrêté, et guillotiné sur la Grand' place d'Anvers. Missembourg apparaît en filigrane dans la plupart de vos livres. C'est à cette fenêtre que la petite fille de *Madame Orpha* s'accoudait pour contempler la constellation d'Orion. C'est sous ces arcades enguirlandées de feuillage que furent créées certaines pièces de Paul Willems, votre fils. C'est dans ces pièces ornées d'objets de folklore et de meubles luisants que vous avez composé *la Comtesse des Dignes*, *la Ligne de Vie*, *Paix sur les champs*, *Château de l'Ouest* et cet admirable *Vie et Mort d'un étang*, dernier en date, qui est le roman de l'étang de Missembourg et l'histoire de votre vie.

Un heureux hasard m'a fait retrouver dans mes papiers une interview que, jeune femme, vous aviez accordée à un journal dont je ne sais plus le nom.

« Quels sont vos défauts ? » demandait le reporter et vous répondiez : « Champ d'action limité à la vie (à ma vie) quotidienne. Difficulté d'expression, impossibilité d'improviser ».

« Quelles sont vos qualités ? — « Une tendresse infinie pour tout ce que contient cette vie quotidienne et la connaissance réelle de la nature, de l'atmosphère, des gens de mon pays ».

« Quel est votre vœu le plus cher ? — Mettre à profit la formule parfaite d'Aldous Huxley, dans *Contrepoint* : en fin de compte, personne ne peut vraiment écrire sur rien que sur soi-même ».

J'admire que, déjà, vous ayez eu une vue si exacte de ce que vous étiez et de ce que vous feriez. Cette tendresse infinie pour la vie et la nature, vous l'avez prodiguée dans tous vos écrits, qu'ils fussent des romans, des poèmes ou ces livres de nature où la poésie se mêle au

savoir : *Plaisir des Météores*, l'*Hertier légendaire*, et ceux que vous inspira l'Afrique : *Plaisir des parallèles*, *Des mille collines aux neuf volcans*.

Vous êtes restée l'enfant observatrice et songeuse à qui sa mère apprenait à lire dans une jolie édition de *Télémaque* du xviii<sup>e</sup> siècle. Vous n'avez jamais cessé d'être attentive à la beauté des choses. Vous avez commencé par adresser des épîtres en vers à de petites amies dont l'oncle s'appelait Emile Verhaeren et l'Oncle vous encouragea si bien que vos premiers poèmes parurent dans le *Mercure de France*. La célébrité vous est venue, ainsi que l'atteste la récente thèse d'un étudiant muniçois sur le « Folklore et la superstition dans l'œuvre de Marie Gevers » mais si vous êtes devenue célèbre, vous n'êtes jamais devenue une femme de lettres. Vous êtes toujours la Dame de Missembourg, simple, accueillante aux jeunes, curieuse de tout, proche des hommes et de la terre qui les nourrit et les enchante. Vous êtes, selon la juste expression d'un critique, la Selma Lagerlöf de notre pays.

Le Grand Prix Quinquennal de littérature française qui couronne votre carrière réjouit vos amis et est pour tous vos confrères l'occasion de dire l'affectueuse admiration qu'ils portent à celle qu'ils tiennent pour la Grande Dame des lettres belges.

## En l'honneur de M. Henri Davignon

*On a pu lire plus haut la communication de M. Henri Davignon à la séance mensuelle du 10 mars, sur ses Trente ans d'Académie. Pour le remercier et le congratuler, M. Carlo Bronne, directeur, a prononcé ce petit discours, au terme duquel il a remis au jubilaire, en souvenir de cette journée, un album contenant les hommages autographes de ses confrères.*

Mon cher Collègue,

Nous attendions avec curiosité, une curiosité peut-être un peu maligne, ce que vous alliez nous dire de ceux qui furent vos confrères académiciens. Vous ne nous avez pas déçus : nous avons retrouvé dans votre communication votre finesse d'observation, votre sens de l'anecdote, votre malice amusée et aussi les sages conseils qui font de vous notre Guide et le Gardien de nos traditions.

Un homme d'État à qui je demandais s'il prenait des notes quotidiennes sur son action politique me répondit : « Dieu m'en garde !

Elles me gêneraient quand j'écrirai mes mémoires». Vous n'êtes pas de cette école là. Vous rédigez sur le champ vos impressions toutes vives et les mille et une réflexions que vous consignez dans vos cahiers en font, selon le mot de Gide, un cimetière d'articles mort-nés.

Nous vous sommes reconnaissants d'avoir réservé à notre Compagnie la primeur de souvenirs qui eussent fait autant de sujets de chroniques étincelantes ; ils seront bien utiles — et le temps en viendra bientôt — à celui qui rédigera l'histoire de l'Académie.

Sans doute, je vous le confesse, nous restons sur notre faim. Ce que vous n'avez pas dit doit être aussi intéressant et plus caustique encore que ce que vous avez dit. Notre intérêt, mitigé d'inquiétude, grandit au fur et à mesure que votre Journal s'approche de 1962, c'est-à-dire de nous dont quelques croquis, enlevés d'une plume alerte, parsèment vraisemblablement les pages.

Trente ans d'assiduité académique, c'est assez rare pour être marqué d'un signe matériel. Il nous a semblé qu'à vous, qui ne nous avez pas dit ce que vous pensiez de nous, nous devions dire ce que nous pensons de vous. C'est chose faite. Chacun de nous a écrit sur un large feuillet quelques lignes en votre honneur. Vous y trouverez des hommages venus de loin : le salut helvétique de Georges Simenon, le dessin étoilé de Jean Cocteau, la bénédiction de Dom Hilaire Ducsberg. Que cet album, dont les vertus cardinales sont la sincérité et la diversité, atteste, cher Ami, notre profonde estime et notre fidèle affection !

*Les « Trente ans d'Académie » du vicomte Davignon avaient été annoncés à notre Tri une radiophonique, le 24 février, par M. Fernand Desonay, en ces termes :*

Quand j'étais enfant, une de nos promenades préférées nous conduisait, entre Pepinster et Banneux, à la chapelle du Vieux Bon Dieu de Tancrémont. Le site est d'une étonnante beauté, horizons perdus et bleus d'Ardenne, sur la ligne de faite qui sépare la vallée de la Vesdre de celle de la Hogue. Dans sa longue tunique de bois, le curieux bonnet sur le chef, le Christ a la naïveté et le mystère d'une image d'un livre d'heures très ancien. Il nous arrivait, après la partie de balançoire et le goûter que nous disputaient les guêpes sous les tilleuls, de regagner Pepinster par les Masures. Nous dévalions, entre des prés, puis sous le feuillu, le sentier aux profondes ornières. Et, soudain, nos chansons s'arrêtaient : car nous savions qu'allait apparaître, au fond d'un parc

dont je hume encore les senteurs végétales, le noble château un peu massif à la poterne jetée sur la rivière. Mon père, qui a toujours été l'éveilleur de nos curiosités, nous dit un jour, à la veille de la première guerre, que le promeneur, un livre à la main, que nous apercevions dans l'allée était un écrivain, fils de ministre, qui venait de publier un roman intitulé *Un Belge*.

Trente-sept ans plus tard, Henri Davignon était directeur de l'Académie royale de langue et de littérature françaises quand furent élus le même jour, 13 mai 1950, Luc Hommel de Dison, Robert Vivier de Chénéé, moi-même de Stembert-lez-Verviers. Ce fut, pour reprendre le mot d'un confrère bruxellois, « le coup de la Vesdre ». Quand, deux ans plus tard, le Père Duesberg, Dom Hilaire, viendrait sous son froc noir nous rejoindre, nous serions sept académiciens — sept sur trente — à nous réclamer du même terroir, de cette vallée moutonnante, méandrine, vers laquelle je redescendais, enfant, des hauts de Tancremont.

Or voici que Henri Davignon, le doyen de cette Brigade, ou de cette Pléiade, ou de cette Poussinière, va fêter ses trente ans d'Académie. Lors de notre prochaine séance qui se tiendra le 10 mars, l'avant-veille de cet anniversaire trente fois faste, il égrènera pour nous ses souvenirs. « Que va-t-il, que ne va-t-il pas révéler ! » s'exclamait, à cette promesse, l'un des nôtres, la lèvre gourmande, déjà alléché.

Trente ans d'Académie, pour le plus assidu d'entre nous et qui n'aura guère manqué plus de deux ou trois séances, c'est des centaines de signatures, de cette petite écriture aigüe et comme malicieuse, sur la liste de présences que tend l'huissier dans l'antichambre. Tant il est vrai que l'appartenance à notre compagnie représente, pour ce confrère qui ne le cède en aïnesse qu'à Louis Dumont-Wilden, que la maladie tient, hélas ! éloigné de nous, une sorte de vocation dont il me plairait de souligner la ferveur. Une académie, dont le renouvellement n'est pas réglé par d'inflexibles canons, a besoin d'une tradition non écrite qui la maintienne dans la ligne. A la Commission administrative où il siège, vigilant, diligent, de bon conseil, Henri Davignon est l'incarnation même de la sagesse tempérée d'esprit fin. Dans nos débats, souvent animés, parfois orageux, son autorité de conciliateur fait merveille.

Il est dommage que le mot « salonard » ait pris une acception quelque peu péjorative. Si l'Académie est presque toujours un aimable salon, elle le doit en grande partie au plus brillant, au plus amusé de ses causeurs. L'œil rieur sous le verre, la tête penchée dans le geste de la confiance qui se chuchote de bouche à oreille, Henri Davignon excelle à nouer l'anecdote, à décocher la pointe, volontiers mouchetée, à plan-

ter les banderilles, joliment ornées de fleurs. Si, au fil d'une séance, il a l'air de s'acagner dans son fauteuil, c'est qu'il médite la repartie, le mot qui fait balle.

Les secrétaires perpétuels passent. Lui demeure. Il leur fait visite, chaque semaine, souvent deux fois. Pour le plaisir. Pour le plaisir de se sentir chez lui entre les armoires-bibliothèques, les portraits de ses amis disparus, les bustes de bronze ou de marbre. Aussi à l'aise que dans son appartement du square Frère-Orban, ou, à l'issue d'une séance de réception, il se plaît à faire accueil, avec sa fille, la plus charmante des maîtresses de maison, aux amis des lettres.

Une longue limousine noire se range devant le palais du Prince d'Orange. « Qui est-ce ? » demande la jeune merlette, perchée dans un marronnier. « Un vicomte », fait le vieux merle. Et, comme dans la jolie bluette du sous-préfet aux champs, la merlette interroge : « Est-ce méchant ? » « Mais pas du tout ! » la rassure le merle : « c'est le vicomte Davignon qui vient raconter au secrétaire perpétuel la dernière histoire académique ».



# OUVRAGES PUBLIÉS

PAR

l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises

BAYOT, Alphonse. — <i>Le Poème moral. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200.</i> 1 vol. in-8° de 300 pages . . . . .	250
BERVOETS Marguerite. — <i>Œuvres d'André Fontainas.</i> 1 vol. in-8° de 238 pages	140.
BODSON-THOMAS Annie. — <i>L'Esthétique de Georges Rodenbach.</i> 1 vol. 14 × 20 de 208 pages . . . . .	100.
BOUMAL Louis. — <i>Œuvres</i> publiées par Lucien Christophe et Marcel Paquet. Réédition, 1 vol. 14 × 20 de 211 pages . . . . .	70. —
BRONKART Marthe. — <i>Études philologiques sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin.</i> 1 vol. in-8° de 306 pages . . . . .	140.
BUCHOIE Rosa. — <i>L'Évolution poétique de Robert Desnos.</i> 1 vol. 14 × 20 de 328 pages . . . . .	120.
CHAINAYE Hector. — <i>L'Âme des choses.</i> Réédition 1 vol. 14 × 20 de 189 pages	70.
CHAMPAGNE Paul. — <i>Nouvel essai sur Octave Pîmez. I. Sa vie.</i> 1 vol. 14 × 20 de 204 pages . . . . .	100.
CHARLIER GUSTAVE. — <i>Le Mouvement romantique en Belgique. 1815-1850. I. La Bataille romantique.</i> 1 vol. in-8° de 423 pages . . . . .	250.
CHARLIER GUSTAVE. — <i>Le Mouvement romantique en Belgique. 1815-1850. II. Vers un Romantisme national.</i> 1 vol. in-8° de 546 pages . . . . .	250.
CHARLIER GUSTAVE. — <i>La Trage-Comédie Pastorale (1594)</i> 1 vol. in-8° de 116 pages . . . . .	100.
CHRISTOPHE Lucien. — <i>Albert Ghraud. Son œuvre et son temps.</i> 1 vol. 14 × 20 de 142 pages . . . . .	60.
COMPÈTE Gaston. — <i>Le Théâtre de Maurice Maeterlinck.</i> 1 vol. in-8° de 270 pages . . . . .	120. —
CUIOT Jean-Marie. — <i>Bibliographie des Écrivains Français de Belgique 1881-1950.</i> 1 vol. in-8° de 304 pages . . . . .	120. —
CUIOT Jean-Marie. — <i>Bibliographie d'Émile Verhaeren.</i> 1 vol. in-8° de 156 pages . . . . .	100. —
DAVIGNON Henri. — <i>Charles Van Lerberghe et ses amis.</i> 1 vol. in-8° de 184 pages	110.
DAVIGNON Henri. — <i>L'Amitié de Max Elskamp et d'Albert Mockel. Lettres inédites</i> 1 vol. 14 × 20 de 76 pages . . . . .	50.
DEFRENNÉ Madeleine. — <i>Océlon-Jean Périer.</i> 1 vol. in-8° de 468 pages . . . . .	175.
DEIBOULI Maurice. — <i>Sur la Genèse de la Chanson de Roland.</i> 1 vol. in-8° de 178 pages . . . . .	120.
DE REUI Xavier. — <i>Le roman d'un géologue.</i> Réédition (Préface de Gustave Charlier et introduction de Marie Gevers) 1 vol. 14 × 20 de 292 pages	120.

DESONAY Fernand. — <i>Ronsard poète de l'amour. I. Cassandre.</i> 1 vol. in-8° de de 282 pages . . . . .	100.—
DESONAY Fernand. — <i>Ronsard poète de l'amour. II. De Marie à Genève.</i> 1 vol. in-8° de 317 pages . . . . .	125.—
DESONAY Fernand. — <i>Ronsard poète de l'amour. III. Du poète de cour au chanfre d'Hélène.</i> 1 vol. in-8° de 415 pages . . . . .	150.—
DE SPRIMONT Charles. — <i>La Rose et l'Épée.</i> Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 126 pages . . . . .	70.—
DOUTREPONT Georges. — <i>Les Proscrits du Coup d'État du 2 décembre 1851 en Belgique.</i> 1 vol. in-8° de 169 pages . . . . .	70.
DOUTREPONT Georges. — <i>La littérature et les médecins en France.</i> (épuisé)	
ÉTIENNE Servais. — <i>Les Sources de « Burg-Jargal ».</i> 1 vol. in-8° de 159 pages	70.—
FRANÇOIS SIMONE. — <i>Le Dandysme et Marcel Proust</i> De Brummel au Baron de Charlus) 1 vol. in-8° de 115 pages . . . . .	120.—
GILLIS Anne-Marie. — <i>Edmond Breuché de la Croix.</i> 1 vol. in-8° 14 × 20 de 170 pages . . . . .	90.—
GILSOUL Robert — <i>La Théorie de l'Art pour l'Art chez les écrivains belges de 1830 à nos jours.</i> 1 vol. in-8° de 418 pages . . . . .	175.—
GILSOUL Robert. — <i>Les influences anglo-saxonnes sur les Lettres françaises de Belgique de 1850 à 1880.</i> 1 vol. in-8° de 342 pages . . . . .	140.—
GIRAUD Albert. — <i>Critique littéraire.</i> Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 187 pages	90.—
GUILLAUME Jean S.J. — <i>Essai sur la valeur exégétique du substantif dans les « Entrevues » et « La Chanson d'Ève » de Van Lerberghe.</i> 1 vol. in-8° de 303 pages . . . . .	140.—
GUILLAUME Jean S.J. — <i>Le mot-thème dans l'exégèse de Van Lerberghe.</i> 1 vol. in-8° de 108 pages . . . . .	70.—
HANSE Joseph. — <i>Charles De Coster.</i> 1 vol. in-8° de 383 pages . . . . .	110. —
HANSE Joseph. — <i>La valeur modale du subjonctif.</i> 1 brochure in-8° de 24 pages	20.—
HAUST Jean. — <i>Médecinaire Liégeois du XIII<sup>e</sup> siècle et Médecinaire Namurois du XIV<sup>e</sup> (manuscrits 815 à 2.700 de Darmstadt).</i> 1 vol. in-8° de 215 pages	100.
HEUSY Paul. — <i>Un coin de la Vie de misère.</i> Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 167 pages . . . . .	90. —
HOUSSA Nicole. — <i>Le souci de l'expression chez Colette.</i> 1 vol. 14 × 20 de 236 pages . . . . .	110.—
LEJEUNE Rita. — <i>Renaut de Beaujeu. Le lai d'Ignaure ou Lai du prisonnier.</i> 1 vol. in-8° de 74 pages . . . . .	70.—
LEMONNIER Camille. — <i>Paysages de Belgique.</i> Réédition. Choix de pages. Préface par Gustave Charlier. 1 vol. 14 × 20 de 135 pages . . . . .	100.—
MAES Pierre. — <i>Georges Rodenbach (1855-1898).</i> Ouvrage couronné par l'ACADÉMIE FRANCAISE. 1 vol. 14 × 20 de 352 pages . . . . .	130.—
MARET François. — <i>Il y avait une fois.</i> 1 vol. 14 × 20 de 116 pages . . .	70.—
MICHEL Louis. — <i>Les légendes épiques carolingiennes dans l'œuvre de Jean d'Ostreumse.</i> 1 vol. in-8° de 432 pages . . . . .	140.—
NOULET Émilie. — <i>Le premier visage de Rimbaud.</i> 1 vol. 14 × 20 de 324 pages	140.—
PAQUOT Marcel. — <i>Les Étrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière.</i> 1 vol. in-8° de 224 pages . . . . .	110.—
PICARD Edmond. — <i>L'Amiral.</i> Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 95 pages . . .	70.—

PIRMEZ Octave. — <i>Jours de Solitude</i> . Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 351 pages	70.—
REICHLRT Madeleine. — <i>Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Van Hasselt</i> . 1 vol. in-8° de 418 pages	175.—
REIDER Paul. — <i>Mademoiselle Vallantin</i> . Réédition. (Introduction par Gustave Vanwelkenhuyzen). 1 vol. 14 × 20 de 216 pages	90.—
REMACLE Louis. — <i>Le parler de la Gleize</i> . 1 vol. in-8° de 355 pages	110.—
REMACLE Madeleine. — <i>L'élément poétique dans «A la recherche du Temps perdu» de Marcel Proust</i> . 1 vol. in-8° de 213 pages	120.—
ROBIN Eugène. — <i>Impressions littéraires</i> (Introduction par Gustave Charlier) 1 vol. 14 × 20 de 212 pages	90.—
RUELLE Pierre. — <i>Le vocabulaire professionnel du houilleur borain</i> . 1 vol. in-8° de 200 pages	175.—
SÉVERIN Fernand. — <i>Lettres à un jeune poète</i> , publiées et commentées par Leon Kochnitzky. 1 vol. 14 × 20 de 132 pages	60.—
SOREIL Arsène. — <i>Introduction à l'histoire de l'Esthétique française</i> nouvelle édition revue). 1 vol. in-8° de 152 pages	110.—
SOSSET L. L. — <i>Introduction à l'œuvre de Charles De Coster</i> . 1 vol. in-8° de 200 pages	70.—
TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES DU BULLETIN DE L'ACADÉMIE. (Années 1922 à 1959) 1 brochure in-8° de 78 pages	25.—
THIRY Marcel. — <i>Étienne Hénau</i> . 1 brochure in-8° de 20 pages	20.—
THIRY Marcel et PIRON Maurice. — <i>Deux notes sur Apollinaire en Ardenne</i> . 1 brochure in-8° de 32 pages	25.—
THOMAS Paul-Lucien. — <i>Le Vers moderne</i> . 1 vol. in-8° de 247 pages	140.—
VANDRUNNEN James. — <i>En pays wallon</i> . Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 241 pages	70.—
VANWELKENHUYZEN Gustave. — <i>L'influence du naturalisme français en Belgique</i> 1 vol. in-8° de 339 pages	175.—
VERMEULEN François. — <i>Edmond Picard et le réveil des Lettres belges (1881-1898)</i> . 1 vol. in-8° de 100 pages	50.—
VIVIER Robert. — <i>Et la poésie fut langage</i> . 1 vol. 14 × 20 de 232 pages	110.—
VIVIER Robert. — <i>L'originalité de Baudelaire</i> (réimpression suivie d'une note de l'auteur). 1 vol. in-8° de 296 pages	125.—
VIVIER Robert — <i>Traditore</i> . 1 vol in-8° de 285 pages	125.—
WARNANT Léon — <i>La Culture en Hesbaye liégeoise</i> . 1 vol. in-8 de 255 pages	150.—
WILLAIME Élie. — <i>Fernand Severin — Le poète et son Art</i> . 1 vol. 14 × 20 de 212 pages	70.—
WILMOTTE Maurice. — <i>Les Origines du Roman en France</i> . 1 vol. in-8° de 263 pages	110.—

**Vient de paraître :**

VANWELKENHUYZEN Gustave. — <i>Histoire d'un livre : « Un mâle », de Camille Lemonnier</i> . 1 vol. 14 × 20 de 162 pages	90.—
DONEUX Guy. — <i>Maurice Maeterlinck. Une poésie - Une sagesse - Un homme</i> . 1 vol. in-8° de 242 pages	110.—
ANGELET Christian. — <i>La poétique de Tristan Corbière</i> 1 vol. in-8° de 145 pages	70.—
TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES DE «LA WALLONIE» (juin 1886 à décembre 1892) par Charles LEQUEUX. 1 brochure in-8° de 44 pages	30.—

**PRIX : 30 Frs.**